



PAR MARTIN VANIER
Professeur à l'École d'urbanisme de Paris

LES ALPES DE TOUS LES DANGERS

Base jump, ski extrême... le spectacle d'une toute petite tribu d'invulnérables (?) exerce une grande fascination sur une société qui se prémunit toujours plus contre les risques naturels. Paradoxal ?

Il s'approche de l'à-pic, avec sa combinaison de chauve-souris rouge vif et sa caméra GoPro sur le casque. Sous les lunettes réfléchissantes et enveloppantes, on sent que l'excitation est à son comble. Il rit, il plaisante, il fait des petits signes décontractés au vidéaste. Soudain, il se jette dans le vide, au ras de la falaise, et entame une chute contrôlée en appui sur l'air qu'il pénètre à 200 à l'heure. Il est invulnérable.

Un autre le frôle, plus rapide encore, en position de vitesse optimale. Ils font un ballet de l'extrême, pendant quelques secondes, entre la vie et la mort – c'est du moins la symbolique de la brève vidéo destinée ensuite au Web. Puis, ils ouvrent leur parachute et s'éloignent nonchalamment de la falaise où se pratique ce qu'on appelle donc le paralpinisme (base jump pour les initiés). Ils sont invulnérables.

Autre saison, autre massif : ils plongent, skis aux pieds, droit dans la pente... sautent une puis deux barres rocheuses, déclenchent une plaque à vent au passage, se laissent porter par elle grâce à leur

airbag, la surfent littéralement comme une vague mortelle mais domptée, la précèdent à l'arrivée comme on court sur la plage devant l'écume. L'avalanche n'est plus un piège, c'est un spot. Eux aussi sont invulnérables. Et ainsi de suite : d'une « nouvelle glisse » à une « pratique extrême », d'un « exploit fou » à un « super-défi », les Alpes sont devenues le terrain de jeu idéal des invulnérables, petite tribu mais grande fascination.

RISQUES ET CATASTROPHES

De quoi renvoyer le Sylvain Saudan de mon enfance – le « skieur de l'impossible » des années 1970 – au rang d'aimable pratiquant des couloirs du dimanche. Des salles pleines retenaient jadis leur souffle devant les images de l'homme seul et de sa terrible fragilité là où il osait avancer ses spatules. Aujourd'hui, c'est l'inverse : les lieux d'exploits attirent des petites foules d'invulnérables dont les sensations technologiquement autorisées seront ensuite visionnées à la sauvette

dans l'intimité de nos écrans portables. Je ne parle pas ici de touristes inconscients qui entament l'ascension du toit de l'Europe en baskets, ou de skieurs hors pistes totalement ignorants de ce qui les entoure. Je parle de quasi-professionnels de la prise de risque, qui repoussent sans cesse les limites de ce qu'il est imaginable de faire dans ce monde de pierre, de glace et de vent qu'est la montagne. Ils sont les hérauts de l'invulnérabilité, les X-men de l'altitude, et ils en disent long sur nos rapports collectifs au danger, aux limites, et, au bout du compte, à la mort.

Car, tandis que s'invente le spectacle permanent des individus invulnérables, la société vieillissante et ses collectifs expriment à l'inverse leur intolérance croissante à l'égard des aléas naturels, donc leur sentiment de vulnérabilité. On consacre ses loisirs à prendre des risques individuels, mais on tolère de moins en moins les événements catastrophiques, c'est-à-dire l'exposition à des aléas exceptionnels, voire jugés anormaux. Le frisson du risque sportif, oui, la mémoire de la catastrophe naturelle, non. ■■■





LA TENTATION D'IMITATION EST UN RISQUE IDENTIFIÉ POUR QUI CONFOND IMAGE VIDÉO ET VIE RÉELLE.

■■■ La chute ou la prévision de chute d'un morceau de montagne, comme en haute Romanche ces derniers mois, la crue catastrophique, comme en Maurienne il y a quelques années, l'avalanche meurtrière qu'on ne savait plus devoir descendre si bas, comme au Tour en février 1999, et plus encore quelques jours après, à Galtür, dans le Tyrol autrichien : autant d'accidents de la nature qui continuent de nous stupéfier, malgré leur récurrence, et auxquels on recherche immédiatement des responsables. Non pas des responsables de l'aléa lui-même – quoique le changement climatique le désigne désormais sans appel –, mais des responsables de ses conséquences qu'on n'accepte plus. Les collectifs se sentent vulnérables, à l'inverse des individus qui les composent, sinon tous les individus, du moins les plus admirés d'entre eux.

Est-il légitime de mettre en regard ces deux sources de danger et de risque : les risques individuels qui relèvent de pratiques sportives des Alpes, et les risques collectifs qui relèvent des façons d'occuper ce même espace ? Il n'y a pas de morts accidentelles acceptables, mais il est vrai que les risques individuels sont plutôt choisis et les risques collectifs plutôt subis,

ce qui explique des appréciations différentes quant à la vulnérabilité individuelle ou collective. Cela dit, une fois rappelé qu'il y a sans doute chaque année dans les Alpes autant ou davantage de victimes par les pratiques sportives et récréatives que par les catastrophes naturelles ou les accidents technologiques, ces rapports paradoxaux au risque méritent qu'on s'y arrête.

CULTURE ET ÉTHIQUE

Peut-être y verrez-vous quelque chose de logique, sinon de normal : c'est parce qu'en montagne la marge de risques collectifs diminue grâce aux capacités technologiques à anticiper les catastrophes, à s'en protéger, voire à les éliminer, que se développent des sports à risques, lesquels sont également de plus en plus technologiquement équipés. Autrement dit : dans un espace naturel toujours plus aménagé, le risque s'éloigne de nos vies, faisons-en un loisir ! Ce qui, en résumé, raconte le balancement bien humain entre désir de sécurité et désir de transgression. Allons au bout de cette logique : des Alpes aux risques naturels entièrement maîtrisés – mythe technologique actif – deviennent

le cadre magnifique où chacun peut venir vérifier son invulnérabilité – pas trop fréquemment tout de même !

Mais peut-être faut-il se raconter la chose autrement. Il est frappant de constater que l'invitation à savoir prendre des risques concerne les individus – dans leurs choix professionnels, récréatifs ou autres –, jamais les collectifs. Aux collectifs est toujours promise la sécurité, ou au pire l'aide à la résilience (la capacité à surmonter un choc). Au point que la mémoire collective des catastrophes est étonnamment amnésique, à une époque où l'on dispose plus que jamais des moyens pour la conserver et la transmettre. Ce qui reste en mémoire, en revanche, ce sont ces images incroyables d'hommes oiseaux qui frôlent les falaises ou de skieurs magiciens qui ressortent des avalanches qu'ils ont déclenchées. Avec cet autre risque bien identifié qu'est celui de la tentation de l'imitation, pour tous ceux qui finissent par confondre image vidéo et vie réelle.

Auquel cas, ce qui se joue dans les Alpes « de tous les dangers » donne à penser. C'était un espace où se construisaient des collectifs par une culture du risque patiemment accumulée et oralement documentée, qui permettait une vie en relative bonne intelligence avec le cadre naturel et ses aléas. C'est désormais un espace dont les collectifs ont une moindre connaissance environnementale, mais où les individus ont développé une tout autre culture du risque, au sens propre de ce qui se cultive. C'était un espace où l'on se savait vulnérable et où les collectifs agissaient en conséquence. C'est désormais un espace où l'on tend à se sentir invulnérable et où les individus se comportent en conséquence.

Vulnérables ou invulnérables ? Question de culture, en somme, c'est-à-dire de conception des rapports au monde qui nous entoure, avec ses potentiels et ses dangers. Question d'éthique de la nature aussi, et chaque époque produit la sienne. À nous, pratiquants individuels ou citoyens membres de collectifs, d'y réfléchir en pleine conscience, dans les Alpes et ailleurs. ■■■